

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Généralique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

APR 1
1886
P. 1
11

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

PARAIT LE 20 DE CHAQUE MOIS

SEPTEMBRE

5eme Volume, 9eme Livraison

MONTREAL

IMPRIMERIE GENERALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

—
1886

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

- | | | |
|-------------------------------|-----------|---------------------|
| 1o. Voyage de noce | - - - - - | B. SULTE |
| 2o. Les Canadiens-Français | - - - - - | JOHN LESPÉRANCE |
| 3o. Alfred de Musset | - - - - - | EUGÈNE DE MIRECOURT |
| 4o. Tableaux vivants (poésie) | - - - - - | JOS DESROSIERS |
| 5o. Simplicité (poésie) | - - - - - | JOS DESROSIERS |
| 6o. Antoinette de Mirecourt. | - - - - - | MADAME LEPROHON |

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance - - - - - \$2.00

“ payable dans l'année - - - - - 2.50

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ,

OTTAWA.

GÉRANT :

M. EMMANUEL TASSÉ,

La Minerve, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction devront être adressées au Directeur, et les remises de fonds au Gérant.

VOYAGE DE NOCE.

Un proverbe dit : " Ne comptez pas sans votre hôte." Je vais vous en donner une preuve.

La chose est toute fraîche, mois d'août 1886. Mais pour commencer, remontons plus loin.

Isidore Pincemailles avait un père, un petit frère et une sœur. Le père était parcimonieux, ce qui veut dire près de ses pièces. Le frère était industriel et tenait de son père pour la restriction des dépenses. La sœur se laissait vivre et craignait son grand frère Isidore. Bonne pâte de fille.

Voilà tout le sujet d'un drame.

Il advint que le père mourut, que le petit frère mourut aussi, et que la succession combinée des deux personnes échut à Isidore et à sa sœur Zétullée—en tout vingt mille piastres, chacun la moitié, libre et franc du collier.

Isidore conserva la maison paternelle, garda chez lui sa sœur, soigna la succession en général. C'est un grand diable, que cet Isidore. Ce qu'il veut il le veut bien résolument. Zétullée, d'un caractère flottant, ne demandait qu'à se laisser vivre, et à lui obéir.

Si vous voulez que je l'explique,
Ce garçon n'a rien de marquant,
Il n'a même rien d'apparent,
Mais c'est un frère.... sans réplique

Parfois Isidore se mettait en dépense pour sa sœur. Il lui achetait des pains d'épices. Le jour de la grande procession il lui présentait un parasol.

Isidore n'a jamais épaté la terre et j'oserais dire qu'il ne songe pas à cela.

Il y avait entre lui et sa sœur comme l'étoffe de deux vieilles personnes. Ni l'un ni l'autre ne semblait vouloir se marier. Isidore prévoyait que le capital de la communauté se doublerait sans effort en quinze ans, dépenses non incluses.

Un aussi beau rêve n'est pas de ce monde. L'amour mit des bâtons dans les roues.

Zétulbée se laissa prendre aux filets d'un garçon tailleur—taillé lui-même admirablement.

Dans la ville des Deux-Grèves où se passe cette histoire véridique, il y a nombre de beaux garçons, mais pas un seul n'est comparable à Lucien Gobédi, le majestueux, le délicat, le pcétique, l'adorable Gobédi.

Zétulbée le vit et en fut éprise.

Isidore l'examina et le prit en grippe.

Deux natures en sens contraire. L'une est issue d'Harpagon ; l'autre est dépensière.

Gobédi demanda Zétulbée en mariage. Isidore refusa.

Zétulbée tremble devant son frère et, malgré ses vingt-six ans, se soumit.

L'amant persista. Le mariage fut arrangé pour le 20 juillet tout dernier.

On fit même des enlèvements,
On prépara des toilettes,
Toute la ville en parla.
Nous prenions un air de fête,
C'était à tourner la tête,
Mais l'affaire en resta là.

Et pourquoi ? Parce que, en apprenant cette nouvelle, Isidore alla dans la forêt, coupa un bâton raisonnable et dit à sa sœur qu'il le lui briserait sur le dos, le matin de la noce, à la porte de l'église. Pas légal, le procédé, mais fraternel !

La noce n'eut pas lieu. On en parla dans la ville des Deux-Grèves !

Gobédi n'était plus à son aise, après cet échec. Les gens se moquaient de sa déconfiture. Il prit une grande résolution, il prit un verre de bière et détermina Zetulbée à le suivre.

Le dimanche 34 juillet, Isidore étant dans son banc à l'église paroissiale, entendit l'annonce du mariage de sa sœur avec Gobédi. Il lui semblait que l'orgue jouait :

Nous ferons noces complètes,
Toute la ville en sera.

Sur les marches du temple on le félicita.

Mais son cœur ne parlait pas ainsi.

Sa première visite fut pour le curé, qu'il ne réussit pas à convaincre. Notre homme menaçait de sa canne tous ceux qui épouseraient sa sœur à commencer par le curé.

La sœur battit en retraite, et toute la ville en fit des gorges-chaudes.

Mais le mercredi, sept voitures partirent à la fois de la place publique et se dirigèrent du côté de La Ripouste, village situé à deux lieues plus loin. Le curé des Deux-Grèves avait signé un bon billet demandant à son voisin de célébrer le mariage, pour dérouter le grand frère Isidore qui voulait commettre une esclandre et démantibuler la noce.

Le curé de La Ripouste était absent !

Isidore finit par avoir connaissance de ce qui se passait. Il monta à cheval et courut après la noce pour arrêter la cérémonie.

Les camarades du fiancé lui télégraphièrent l'annonce du péril. Alors ce dernier, prenant un air héroïque, s'écria : " N'attendons pas. En avant ! Fuyons jusqu'à Tamponneau ! "

La caravane se remit en voitures.

Isidore suivait à franc étrier, se promettant d'arriver assez tôt pour empêcher le commencement de la consommation. Il prit un chemin de traverse et dépassa la bande.

Lorsque celle-ci monta le perron du presbytère de Tamponneau, l'affaire était dans le sac, par la vertu d'Isidore.

Le curé de Tamponneau reçut la compagnie cordialement, lut la lettre du curé des Deux-Grèves, déclara qu'elle était adressée au curé de La Ripouste, ce qui était vrai, et renvoya les fiancés dos à dos.

Le même soir, la noce rentra aux Deux-Grèves, sans tambour ni trompette.

Les amis avaient préparé des bouquets et de la musique pour recevoir les mariés. Au débotté on complimenta Gobédi sur toute la ligne. Puis les explications s'en suivirent... pas gaies du tout !

Le mot d'ordre aujourd'hui est "A quand la noce ?"

Plaignez, messieurs, mesdames,
Plaignez, charitables âmes
Plaignez deux amoureux
Qui sont bien malheureux !

BENJAMIN SULTE.

LES CANADIENS-FRANÇAIS DANS LA CONFÉDÉRATION. *

Depuis une quinzaine de jours, une série d'articles sur l'économie interne de la province de Québec, datés des Cantons de l'Est ont été publiés dans le *Mail* sous la signature de "An English Speaking Liberal."

En réponse à votre correspondant, je commence par nier que les Français du Canada soient en aucune manière inférieurs aux habitants des autres provinces; ils diffèrent d'eux par leur origine, leurs croyances et leur langue: ils ont des coutumes et des manières différentes, mais cette différence n'implique pas que leur intelligence ou même leur développement matériel soit d'un degré inférieur pour cela.

C'est un fait historique qu'on ne devrait pas perdre de vue en étudiant leur caractère, que l'habitant canadien est le descendant des premiers paysans du pays et que l'évolution progressive du paysan diffère nécessairement de celle du propriétaire foncier, de l'artisan ou du marchand. Les Français, dès le début, ont eu à lutter contre un sol aride, des moyens limités, de nombreuses familles et une langue étrangère. Ils ont porté le poids de la conquête, désavantage politique et social qui produit toujours un grand découragement chez un peuple; ajoutons que les capitaux venant de l'étranger qui alimentaient toutes les sources du commerce, leur étaient soustraits et les ont placés sur un pied d'infériorité pendant plusieurs générations. Si l'on considère ces circonstances adverses, il est étonnant que les Français aient pu maintenir leur position et ne pas être annihilés complètement. Mais ils ont fait davantage: ils se sont répandus tranquillement, sans ostentation, par la force irrésistible de

* Cette lettre importante, que nous reproduisons parce qu'elle mérite d'être conservée, a été envoyée au *Mail* de Toronto, par l'auteur.

leurs qualités naturelles, jusqu'au jour où leur influence s'est fait sentir dans toutes les classes de la vie sociale et politique. Ils se sont répandus des paroisses du sud du St-Laurent jusque dans les Cantons de l'Est, si bien qu'ils sont aujourd'hui en majorité dans tous les châteaux-forts des Anglais ; leur force numérique leur assure la balance du pouvoir dans plusieurs comtés d'Ontario et ils sont maîtres de la vallée de l'Ottawa.

Il est inutile pour leurs ennemis de s'aveugler sur l'importance de ces faits. Il est absurde de nier que les Canadiens-Français soient d'une race forte, robuste et progressive.

Si l'on veut établir une comparaison entre le cultivateur, ou plutôt l'habitant canadien, avec le *gentleman farmer* des Etats-Unis, on trouvera le premier plus routinier et moins alerte que le second, mais il n'est ni aussi arriéré ni aussi digne de compassion que le paysan anglais ou des autres pays du continent américain. Si le "English speaking liberal" visitait l'arrière-contrée d'Ontario comme il visite en ce moment les townships de l'Est, il trouverait des anomalies et des excentricités de langage et de conduite sur lesquelles sa verve de critique pourrait se donner ample carrière. L'habitant canadien chemine lentement à sa manière, et son merveilleux *vis inertiae* est aussi sûr du résultat final que le zèle intempestif des natures plus tapageuses.

La critique de votre correspondant sur le clergé canadien et l'enseignement populaire est aussi acerbe qu'offensante. Je n'ai pas qualité pour défendre le premier et du reste, il n'a pas besoin d'être défendu par personne. Quiconque l'a observé comme je l'ai fait depuis quinze ans, à la ville et à la campagne, à l'école et au collège, dans l'exercice de ses devoirs spirituels comme dans celui de ses devoirs civiques, comprendra ce qu'il est. Sir John A. Macdonald en a tracé un portrait saisissant dans un discours d'après-dîner à Londres, quand il a déclaré que le clergé canadien était la

plus grande force morale du Canada. Comparé à ses pairs, il est l'égal en instruction, en tenue et en zèle sacerdotal des ministres du culte de n'importe quelle religion : Protestants, Presbytériens, Méthodistes, Baptistes et Congrégationistes.

Je demande pardon à ces derniers de la comparaison, sachant qu'ils n'estiment aucune autre qualité que celle de la charité chrétienne, qui est l'essence de la religion que nous professons tous.

Mais le prêtre canadien est avant tout irrévocablement romain. Voilà où le bât blesse. Il n'y a pas de libéraux catholiques parmi eux, il forme partie de cette organisation qui a pénétré à tous les degrés du corps social, et qui est un des principaux facteurs de la civilisation moderne. Cela peut ne pas vous plaire, mais vous n'y pouvez rien. De fait si vous voulez comprendre la race canadienne-française, son peuple et ses prêtres, vous devez vous rappeler qu'ils sont catholiques romains, purement et simplement, avant tout et en tout ; cela vous fera comprendre bien des choses. Mais encore une fois, je nie que cela constitue une infériorité de race.

Au sujet de l'instruction primaire, les rapports officiels prouvent qu'elle a fait de grands progrès dans la dernière décade et le progrès s'accroît d'année en année, Je concède que le résultat n'est pas aussi satisfaisant qu'on pourrait le désirer, mais on pourrait en dire autant des autres pays. Dans tous les cas la disproportion n'est pas telle qu'elle doive nous signaler au mépris public. Chaque municipalité est régulièrement organisée en divisions scolaires selon la cédule officielle et toute l'organisation des commissaires et des inspecteurs fonctionne d'une manière satisfaisante. Chaque district est pourvu d'académies et de collèges pour l'enseignement secondaire, et, quant à l'éducation classique et supérieure, elle est entre les mains des Oblats, des Sulpiciens et des Jésuites qui n'ont rien à apprendre de qui que ce soit en Canada soit pour l'érudition ou l'expérience pédagogique.

Voulez-vous une preuve dans le goût américain ? Chaque petite ville a son journal français. Montréal a cinq grands journaux français quotidiens. Québec en a six et aucun d'eux ne le cède aux journaux anglais sous le rapport du mérite littéraire.

Jugeons à un autre point de vue. Tous ceux qui suivent les débats de la chambre des communes à Ottawa admettent volontiers que la députation de la province de Québec n'est inférieure à aucune autre en culture intellectuelle, qu'elle se distingue par son éloquence, son érudition parlementaire, sa connaissance des deux langues et sa tenue parfaite.

La législature de Québec peut également soutenir la comparaison sans désavantage avec les autres provinces. Quand le bill du collège théologique du diocèse de Montréal a été présenté au parlement de Québec l'hiver dernier, plusieurs m'ont exprimé leur surprise agréable, ils s'attendaient à comparaître devant une assemblée d'ignares et de routiniers ; au lieu de cela, ils se trouvèrent en présence de députés entre deux âges qui écoutèrent les plaidoieries intelligemment et jugèrent la question avec compétence et impartialité.

Cette manie périodique de dénigrer la province de Québec, la prétention fastueuse de donner des conseils à des gens qui sont au moins les égaux de ceux qui les critiquent, est d'un goût plus que douteux. Laissez les Canadiens-Français en paix. Ils n'ont pas l'habitude de se mêler de vos affaires. Ils font leur possible pour progresser, on ne saurait exiger davantage, et vraiment ils font très bien. Ils sont aussi loyaux que vous l'êtes, aussi dévoués à notre commune patrie, aussi intéressés à sa prospérité et aussi jaloux de son bonheur. Trois fois depuis un siècle, ils ont pris les armes pour repousser l'ennemi.

Si vous faites allusion à l'agitation qui règne actuellement parmi ses habitants et qui en trouble l'harmonie, je dois dire avec tous les bons citoyens, qu'il faut espérer voir cette agita-

tion maintenue dans les limites constitutionnelles, et "*English speaking liberal*" pourra se consoler par le fait que plusieurs chefs libéraux d'Ontario ont publiquement donné leur assentiment à ce mouvement.

Par sa position géographique, Québec est la clef de voûte de la Confédération. Vous ne pouvez pas y toucher sans ébranler tout l'édifice. Les Canadiens-Français comptent un million et demi et augmentent tous les jours en richesse, en intelligence et en discipline politique. On ne peut pas se passer d'eux et ils ne peuvent pas se passer des Anglais. Nous sommes indispensables l'un à l'autre. Notre union matérielle est un mariage politique qui ne permet à personne de divorcer. Souhaitons bonne chance au vieux Québec et que Dieu le protège.

JOHN LESPÉRANCE.

Montréal, 5 août 1886.

ALFRED DE MUSSET

(*Suite et fin*)

On sait que la collaboration de l'auteur des *Contes d'Espagne* à la *Revue des Deux-Mondes* lui procura l'inappréciable avantage de connaître madame George Sand et de partir avec elle pour l'Italie.

Mais nous jetterons le voile sur tous les incidents de cette excursion transalpine.

Nous nous sommes trop avancé, peut-être, dans la biographie de l'auteur d'*Indiana*, en laissant pressentir que tous les torts pouvaient être du côté de l'un et en essayant de justifier l'autre.

Venise est la ville des sombres amours ; qu'elle garde ses mystères.

Ce qu'il y a de positif, c'est que les fonctions de secrétaire intime, dont l'avait honoré sa compagne de voyage, achevèrent de plonger le poète dans cette tristesse accablante, dans cette profonde désillusion des choses de la vie qui le rendaient indifférent pour tout, même pour sa gloire.

Les ennemis de M. de Musset (jamais les ennemis ne reculent devant la calomnie et le mensonge) ont voulu lui attribuer, à cette époque, un livre odieux, intitulé la *Comtesse Giamiani*, où madame Sand serait, dit-on, peinte de pied en cap sous les plus indignes couleurs.

Quelqu'un présenta l'œuvre à Gérard de Nerval, qui en lut deux pages et s'écria :

—Fi donc !... Alfred de Musset l'auteur d'une pareille ordure ! C'est impossible !

Et il courut jeter le livre dans un réduit de la Bibliothèque

Royale, où les livres se déchirent quelquefois, mais ne se lisent jamais.

—Voilà sa place ! dit Gérard, justice est faite.

Dévoré par un chagrin inexplicable, dont il ne confiait le secret à personne, Alfred de Musset s'engagea de plus en plus chaque jour dans la voie dangereuse du travail par surexcitation.

Chez lui, la matière semblait avoir fait le serment de tuer l'esprit, ou plutôt c'était l'esprit qui cherchait à se suicider par la matière.

En lisant les *Confessions d'un enfant du siècle*, parues en 1836, on comprend toutes les tortures de cette âme de poète, essayant de s'élever jusqu'à l'amour, et retombant aussitôt sans avoir pu déployer ses ailes alourdies.

Nous empruntons à M. de Sainte-Beuve l'analyse du livre.

“ Un jeune homme qui a dix-neuf ans, au commencement du récit, et vingt et un ans à la fin, Octave, né vers 1810 de cette génération venue trop tard pour l'Empire, trop tard pour la Restauration, et qui achève son apprentissage dans le conflit de toutes les idées et sur les débris de toutes les croyances, Octave est amoureux.

“ Il l'est avec naïveté, confiance, adoration, et jusque-là il ressemble aux amoureux de tous les temps.

“ Mais, au plus beau de son rêve, un soir à souper, étant en face de sa maîtresse, sa fourchette tombe par hasard : il se baisse pour la ramasser, et voit. . . quoi ? le pied de sa maîtresse qui s'appuie sur le pied de son ami intime.

“ Le réveil fut affreux.

“ Octave prend à l'instant même la maladie du siècle, comme on prenait autrefois la petite vérole après un brusque saisis-

sement. Il quitte sa maîtresse, se bat avec son ami et est blessé.

“ Guéri, il se jette dans la débauche, dans l'orgie, jusqu'à ce que la mort de son père l'en tire.

“ Confiné alors aux champs, il y voit une personne simple et douce, plus âgée que lui, mais belle encore, un peu dévote, assez mystérieuse, madame Pierson ; il en vient à l'aimer et à être aimé d'elle.

“ Ici mille détails simples, enchanteurs, des promenades dans les bois, avec chasteté, puis avec ivresse.

“ On le croirait guéri, heureux, fixé.

“ Mais la vieille plaie du libertin se rouvre, elle saigne au sein de ce bonheur et le corrompt. La manière bizarre, capricieuse, cruelle, dont il défait à plaisir son illusion et la félicité de son amie est admirablement décrite. Cela sent son amère réalité.

“ Après bien des scènes pénibles, lorsqu'une réconciliation semble à jamais scellée, lorsque Brigitte Pierson consent à tout oublier, à tout fuir du passé, à voyager bien loin et pour longtemps avec lui, survient un tiers jusque-là inaperçu, l'honnête Smith, qui aime involontairement Brigitte et se fait aimer d'elle.

“ Octave s'en aperçoit, les interroge, découvre la souffrance de Brigitte, reconnaît que tant de coups qu'il lui a portés ont tué en elle cet amour où elle ne voit plus qu'un devoir.

“ Il hésite, il est près de la frapper d'un poignard, mais le bon sentiment triomphe. Il se retire, il s'efface avec abnégation, il se rabat à une amitié sacrée.

Smith et Brigitte partent ensemble en chaise de poste, et, pour conclusion à l'histoire, M. de Musset nous permettra de citer quelques vers empruntés au *Spectacle dans un fauteuil*.

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Quand on publia les *Confessions d'un enfant du siècle*, Alfred de Musset venait d'entrer dans sa vingt-sixième année.

Jeune, beau, d'une tournure pleine de distinction, et doué d'un grand air de gentilhomme, qu'il conserve toujours, même dans les circonstances où chacun de nous le perdrait à sa place, il se voyait fort recherché du monde.

Mais il repoussait toutes les avances : les mœurs du salon ne lui offraient aucune sympathie.

A cette époque, il était presque pauvre.

Sa famille ne possédait qu'un médiocre patrimoine, et tout l'argent de ses premiers livres avait disparu en profusions de jeunesse.

Trop orgueilleux pour laisser voir son manque de fortune, il dépensait régulièrement en trois jours les sommes qu'il touchait à la *Revue des Deux-Mondes*, menant une véritable existence byronienne, un train d'enfer, et disparaissait ensuite pour aller s'enfermer à la Ferté-sous-Jouarre, chez des paysans, où il vivait de fromage pendant six mois.

Le duc d'Orléans devina cette gêne. Il le contraignit à accepter un emploi de bibliothécaire au ministère de l'intérieur, où il n'y a jamais eu de bibliothèque.

C'était une sinécure, une pension déguisée.

En 1848, on eut le mauvais goût de l'enlever au poète ; mais l'Empire la lui a rendue.

Il y avait chez le duc d'Orléans certaines petites soirées

licencieuses, ignorées, selon toute apparence, de Louis-Philippe et de M. Guizot, et où néanmoins on était assez facilement admis.

L'héritier présomptif, en souvenir de son bisaïeul, ressuscitait un peu les soupers de la Régence.

Emile Deschamps et Alfred de Musset lisaient là nombre de poésies qu'on ne trouve pas dans leurs œuvres. Seulement, elles ont assez couru sous le manteau pour que chacun les connaisse, principalement celle qui était le plus au goût du prince et qu'il avait apprise par cœur ; elle se termine par ce vers :

N'achevez pas, noble étranger !

Le duc d'Orléans aimait beaucoup les artistes. Il était jeune ; tout s'excuse avec cette raison d'âge.

Mais déjà les lettres et les arts avaient trop de propension au matérialisme pour qu'on les autorisât de si haut à marcher dans cette voie.

Depuis longtemps la *Revue des Deux-Mondes* s'était aperçue qu'elle ne spiritualiserait jamais l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Peut-être le sermonnait-elle mal ou rentrait-elle un peu dans ses doctrines. Toujours est-il que M. Ruloz ne corrigea rien. Quand il allait demander de la copie au poète, celui-ci répondait :

— Envoie-moi ce soir cinquante francs et une bouteille d'eau-de-vie, sinon tu n'auras pas ta nouvelle.

Il fallait en passer par là. Le lendemain la nouvelle était faite et la bouteille bue.

Quand on lit ces adorables créations, ces pages si fines, si délicates, où l'esprit court de ligne en ligne, d'un bout à l'autre du dialogue, comme un feu follet resplendissant, on se refuse à croire qu'elles aient pu être enfantées de la sorte.

Bah ! s'écrieront quelques bourgeois, ventrus au physique et myopes au moral, ne dit-on pas que le vin est le lait des vieillards comme celui des poètes ?

Le vin, c'est possible ; mais l'eau-de-vie, non ; mais l'absinthe encore moins.

Chapelle, notre vieux et rubicond poète, buvait pour augmenter son enjouement, pour allumer sa verve, et il buvait du meilleur. Alfred de Musset, au contraire, buvait du pire, afin de chasser de son esprit une pensée cruelle, afin d'étouffer dans son âme un chagrin rongeur. Ce n'était pas de l'intempérance, c'était du désespoir.

Une telle faiblesse, selon nous, est inexcusable.

Le courage est le premier don fait par le ciel au génie : manquer de courage, c'est offenser le ciel.

Que M. de Musset le sache bien : ce mode de travail, où nécessairement la plume trébuche et tâtonne, est peut-être la cause des écarts que nous reprochons à son talent. S'il a mis au jour de belles créations avec un procédé semblable, pourquoi n'en produirait-il pas de plus belles avec toute la lucidité de son intelligence ? Qui nous dit que le poète sobre ne deviendrait pas un poète moral ? L'œuvre de M. de Musset n'est pas complète ; tant qu'il est jeune et fort, elle ne doit pas l'être. Il est impossible qu'il se refuse à réaliser toutes les espérances données aux lettres par ses débuts ; il est impossible que son âge mûr ne soit pas une réhabilitation éclatante des torts du passé.

Ses détracteurs ont dit qu'il n'était que soldat dans le régiment où Byron était colonel ; il doit travailler pour donner tort à ses détracteurs.

Ses amis le placent au sommet d'une colonne et le proclament le Napoléon des poètes : il doit travailler pour donner raison à ses amis.

Nous ouvrons la troisième partie de son recueil, et nous lisons en tête de *Rolla* :

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ?
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encore, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?
Regrettez-vous le temps où les nymphes lascives
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux,
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les Faunes indolents couchés dans les roseaux ?

Certes, on ne trouve nulle part une poésie plus riche et plus étincelante ; mais écoutez où M. de Musset veut en venir avec ces préliminaires païens :

O Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans les temples muets amène à pas tremblants ;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants.
Je ne crois pas, ô Christ ! à ta parole sainte ;
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
Maintenant le hasard promène au sein des ombres
De leurs illusions les mondes réveillés ;
L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.
Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé :
Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé.

Où donc le poète a-t-il vu cette mort du christianisme, décrite par lui en si beaux vers ? dans la fièvre de son délire sans doute. Et ce délire, qui l'a produit ?

Nous croyons à l'inspiration quand elle est fille du recueillement ; celle de M. de Musset nous paraît avoir une autre origine.

Il se personnifie, lui et toute sa génération, dans *Rollu*.

Ce poème impie se résume en deux lignes : “ Plus de religion, plus de croyances ; mais, en revanche, matérialisme, débauche, et, au bout de tout cela, mort et néant.”

Voilà sur l'honneur une poésie bien consolante !

Le héros de M. de Musset se prépare à mourir en passant la dernière nuit qui lui reste aux bras d'une prostituée.

Si tu n'as que de pareils enseignements à donner aux populations, poète, tais-toi, et fais-nous grâce de tes blasphèmes ! N'arrache point au cœur brisé sa dernière espérance ; n'ôte pas au malheureux la foi qui le soutient. Si c'est un mensonge qu'importe ? Trouve une vérité qui le remplace ou qui puisse comme lui donner des consolations à l'humanité souffrante.

M. de Musset va nous répondre :

Ne voyez-vous pas que ceci est une fiction ? J'avais besoin de simuler la ruine du christianisme pour en accuser Voltaire, et lui dire une bonne fois ma façon de penser à son égard.

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
 Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?
 Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;
 Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
 Il est tombé sur nous cet édifice immense
 Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
 Là mort devait t'attendre avec impatience
 Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis la cour ;
 Vous devez vous aimer d'un infernal amour.
 Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
 Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau
 Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
 Dans un cloître désert ou dans un vieux château ?
 Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
 Ces murs silencieux, ces autels désolés,
 Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés ?

Que te disent les croix ? que te dit le Messie ?
Oh ! saigne-t-il encor quand, pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer ?
Crois-tu ta mission dignement accomplie,
Et, comme l'Éternel à la création,
Trouves-tu que c'est bien, et que ton œuvre est bon ?

Tout cela est sublime, nous en faisons l'aveu ; mais Voltaire est mort, et le christianisme ne l'est pas.

Les temples de nos aïeux sont debout, les autels ont leurs prêtres, la croix n'est renversée ni dans nos villes ni dans nos campagnes, et vous pouvez, si bon vous semble, monsieur de Musset, vous agenouiller et prier devant elle.

Eh ! bon Dieu, qui pense aujourd'hui à Voltaire ? quelque sot ignorant en retard d'un demi-siècle, un épicier parvenu de la rue Quicampoix peut-être, ou un maire de village qui veut faire pièce à son curé.

Non, poète, non, tu n'as pas complété ton œuvre. Tu as donné la mesure de ton génie, voilà tout.

Jette au loin tes vieux haillons d'incrédule, lève le front, secoue ta tête inspirée, marche dans la route que Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, tous nos grands écrivains, ont suivie avant toi.

Une page de chacun d'eux a suffi depuis longtemps pour aplatiser les cent volumes de Voltaire, et la tienne, celle que je viens de citer, continue la tâche.

Ne l'oublie pas, les saintes croyances donnent au poète une double auréole.

Tu es taillé dans le granit avec lequel on sculpte les géants, ne reste plus accroupi comme un pygmée dans l'ornière du doute. Repousse du pied la terre et monte au firmament, où tu trouveras Dieu, la foi, l'amour et l'immortalité !

M. de Musset voudra-t-il nous croire ?

Il trouvera peut-être nos appréciations injustes, et nos reproches vont lui sembler impertinents.

Tant pis alors, tant pis pour lui !

On ne dit la vérité qu'à ceux qu'on aime ou qu'on estime.

Parmi les autres pièces remarquables contenues dans la troisième partie de ses œuvres, on doit citer les *Nuits* pour leur souffle lyrique et leur délicieuse fraîcheur.

LE POÈTE.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
 O ma pauvre muse ? est-ce toi ?
 O ma fleur ! ô mon immortelle !
 Seul être pudique et fidèle
 Où vive encor l'amour de moi !
 Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
 C'est toi, ma maîtresse et ma sœur !
 Et je sens, dans la nuit profonde,
 De ta robe d'or qui m'inonde
 Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth : c'est moi, ton immortelle,
 Qui t'ai vu, cette nuit, triste et silencieux,
 Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
 Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.

Il semble, au ton général de ces derniers morceaux, que M. de Musset a voulu faire un pas vers la poésie tendre et religieuse.

Par malheur, il s'est arrêté depuis cette époque, et n'a presque rien donné au public, si ce n'est le *Merle blanc*, délicieux petit chef-d'œuvre en prose, qui, à lui seul, eût suffi pour assurer le succès de la publication pittoresque où il a paru.

La santé du poète était chancelante.

Il alla passer quelque temps au château de sa mère, femme de beaucoup d'esprit, qui lui a plus d'une fois donné pour ses œuvres d'excellents conseils. Si l'on en croit les intimes de la maison, c'est à madame de Musset qu'appartient la première idée du *Merle blanc*.

Dans ce petit château de l'Orléanais, douce et solitaire demeure, dont les importuns ignoraient le chemin, se rassemblait, à certaine époque de l'année, la famille tout entière.

Paul, le romancier du *National*, y accompagnait l'auteur de *Rolla*.

Madame de Musset a une fille charmante, adorée de ses deux frères, et qui n'était jamais plus heureuse que le jour où elle pouvait les embrasser au seuil du manoir.

Un oncle paternel avec sa femme complétaient la réunion.

Cet oncle existe encore et se nomme M. Desherbiers. Il était sans fortune. Un soir, le poète lui dit :

— Dans trois jours nous célébrons ta fête, mon oncle. Veux-tu que je te donne pour bouquet une sous-préfecture ?

— Ma foi, je le veux bien, répondit M. Desherbiers.

Le poète ouvrit un secrétaire, prit une plume, traça quelques lignes adressées au prince, son ami, et, le surlendemain arriva la nomination qui envoyait l'oncle administrer, dans les Vosges, un chef-lieu d'arrondissement.

— Diable ! fit M. Desherbiers, c'est bien loin !

— Que voulez-vous, j'y ai mis un peu d'égoïsme, répondit l'auteur des *Contes d'Espagne*. On m'ordonne les eaux de Plombières, c'est à deux pas de la ville que vous allez habiter. J'irai vous voir tous les ans pour que vous ne périissiez pas d'ennui, et tout le monde me suivra.

—Bravo ! bravo ! s'écria la famille en chœur.

On prépara les malles de voyage, puis on prit la route des Vosges.

L'oncle fut installé dans sa sous-préfecture à la fin de la semaine.

C'était charmant.

Alfred de Musset ne travaillait plus.

Il avait trente ans, beaucoup de gloire, un peu de paresse, et l'on boit très-bien en Lorraine.

Notre poète daigna trinquer avec les provinciaux et leur montrer son noble front garni des lauriers du Pinde.

Voyant qu'on se familiarisait un peu trop, il reprenait de temps à autre un air de dignité hautaine, une morgue olympienne, et tenait impitoyablement MM. les Vosgiens à distance.

Un soir, en traversant une rue, il laissa tomber son gant.

Un jeune avocat, nommé Chappuy, se hâta de le ramasser et le lui rendit avec un salut profond.

M. de Musset ne regarda même pas la personne qui lui faisait cette politesse.

Il prit le gant et continua sa route.

N'ayant jamais eu l'habitude d'être traité en domestique, le jeune homme trouva le procédé peu convenable.

Sa vie d'étudiant n'était pas loin. Il conservait une hardiesse difficile à déconcerter.

Courant après le poète, il lui cria :

—Dites-donc, bourgeois, vous ne donnez rien pour boire ?

A quelques jours de là, Paul, le romancier, reçut à son tour

une petite leçon mieux méritée encore et qui lui vint du même personnage.

On dînait à une campagne voisine. Les paysans aiment à chanter en chœur au dessert, surtout quand c'est la fête du hambeau. Ils prièrent ces dames et ces messieurs de la ville de vouloir bien chanter aussi. Chacun s'exécuta de bonne grâce.

Quand vint le tour de Paul de Musset, il s'excusa, disant qu'il ne savait aucune romance.

—Ah ! par exemple ! fit sa sœur. Et cette charmante barcarolle que tu as composée l'année dernière ? pourquoi ne la chantes-tu pas.

—Y penses-tu ? répondit Paul, assez haut pour être entendu : donner de la poésie à ces Hurons !.... *Margaritas ante porcos.*

Et il entonna le refrain burlesque :

Père Barbançon,
Ç'on, çon,
Payez-vous de l'eau-de-vie ?
Oui, oui.

Le reste est connu. Nous prions nos lecteurs de nous dispenser de la citation.

Tout le monde resta stupéfié.

—Monsieur, dit en se levant le jeune avocat, qui avait ramassé, l'avant-veille, le gant du poète, il paraît que vous ressemblez à votre illustre frère, vous avez des distractions.

—Des distractions ? balbutia Paul.

—Sans doute. Vous oubliez le dernier couplet. C'est le meilleur.

—Ah ! voyons ? fit le romancier.

—Le voici, monsieur.

Et l'avocat d'improviser le quatrain suivant, qu'il chanta d'une voix railleuse :

J'ai lu dans les livres
Que les gens d'esprit,
Sitôt qu'ils sont ivres,
Sont bien mal appris.

La rime était sacrifiée, mais le coup portait. Tous les convives répétèrent en chœur l'improvisation du jeune homme.

Paul de Musset comprit qu'il est sage de mettre une sourdine à sa voix quand on traite les gens de Hurons.

Du reste, à part ces légères discordes, les châtelains de l'Orléanais n'eurent qu'à se louer de leur séjour dans les Vosges et de l'accueil hospitalier qu'ils y reçurent. Chacun donnait des fêtes et des bals en leur honneur. Mademoiselle de Musset, douce, bienveillante et spirituelle, grondait ses frères et les empêchait de froisser l'amour-propre de leurs hôtes.

L'auteur de *Rolla* n'assistait point au dîner des Hurons. Il était parti, la veille, pour Plombières.

Entre deux bains il courtoisa très-assidûment mademoiselle de la B***, la délicieuse fille du préfet des Vosges. Elle semblait très flattée des hommages du poète, et l'on pensait que tout ceci allait se dénouer par un mariage; mais Alfred de Musset, gentilhomme avant tout, craignit de manquer à une promesse d'honneur qu'on exigeait de lui.

Il garda ses habitudes favorites et sa liberté.

Ces habitudes contractées dans le travail, et qu'on avait raison de trouver inutiles et dangereuses dans le repos, empêchèrent M. de Musset d'accepter la main d'une autre jeune personne, dont les qualités et le cœur eussent été pour lui un trésor. Il a passé devant l'ange gardien de son génie sans le reconnaître.

N'est-ce point lui qui a dit quelque part :

Le droit est au plus fort en amour comme en guerre,
Et la femme qu'on aime aura toujours raison.

Pourquoi donc être illogique avec soi-même ?

Que votre poète y réfléchisse bien, son entêtement à ne pas vouloir se guérir par l'amour, quand l'amour a causé tout le mal, peut le conduire à un abîme. C'est une femme qui l'a perdu, c'est une femme qui doit le sauver.

La vie étrange qu'il mène depuis tantôt dix ans, n'a aucune raison d'être.

On remarque dans les quelques nouvelles en prose et dans les rares poésies qu'il sème de temps à autre çà et là, par caprice ou par distraction, une lassitude prématurée, qui ne tient ni à son talent ni à son âge. Il s'endort dans une gloire dont la floraison a été trop hâtive : le fruit tombera bientôt et ne sera point servi à la postérité, s'il n'a soin de le faire mûrir à la chaleur du travail.

Allons, poète, relève-toi, la France te regarde ! Tu as encore de nombreux printemps et de la sève.

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu, ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau ;
J'y vis poindre une fleur nouvelle,
La plus jeune était la plus belle :
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

C'est vous, monsieur de Musset, qui avez écrit cette strophe charmante, et nous pourrions, dans vos œuvres, en citer bien d'autres qui condamnent votre inexplicable sommeil.

On n'a pas le droit de dormir quand on a réveillé tout le monde par de beaux accents lyriques.

L'oncle Desherbiers, le sous-préfet des Vosges, a donné à son neveu deux passions funestes : la passion des échecs et la passion du calembour.

Alfred de Musset passe une bonne moitié de sa vie au café de la Régence, occupé le plus sérieusement du monde à pousser des pions, à conduire des fous, à protéger des tours et à défendre une malheureuse reine contre les entreprises d'un cavalier.

Six ou huit parties de suite ne le fatiguent pas. Il fume quinze cigarettes à la partie et absorbe un nombre incalculable de verres d'absinthe.

Pour ce qui est du calembour, cette niaiserie de notre siècle qu'on a voulu parer, bien à tort, du manteau de l'esprit, cela devient si grave chez notre poète, qu'il sera bientôt de la force de MM. Viennet et Salvandy.

Comme ce dernier, si Victor Hugo reprend son siège à l'Institut, et s'il est question par hasard de l'innocence de madame Lafarge, on entendra M. de Musset crier en pleine séance :

“ Eh ! bon Dieu, nous savons que *l'art scénique* vous doit ses plus beaux triomphes ! ”

C'est M. de Musset qui a dit de l'auteur des *Guêpes* :

“ Je connais mon *Karr à fond*.”

Mademoiselle Augustine Brohan, de la Comédie-Française (1), et Alfred Arago, fils du célèbre astronome, ont beaucoup trop encouragé ce travers du poète.

1) Ma chère Brohan,

Je n'ai pas voulu vous écrire que vous étiez charmant, parce que je voulais vous le dire, mais vous le savez, je suppose.—Ce dont je veux que vous ne doutiez pas, c'est que votre gentil cadeau m'a fait le plus grand plaisir, et que je conserverai toujours ce bon souvenir d'une amitié qui vaut bien des amours.

Tout à vous,

ALFRED DE MUSSET.

Ils sont tous trois les inventeurs du calembour par à peu près.

Nous sommes heureux de pouvoir apprendre à qui l'on doit ces charmantes locutions, dont la langue s'est enrichie de nos jours :

“—Je te *crains* de cheval.”

“—Tu me *plais* et *bosse*.”

“—Avec quel *as perds-je* ?” etc., etc.

Alfred Arago commit ce dernier calembour au milieu d'une partie de lansquenet. Il perdit cent écus et le mérita bien.

Du reste, ni lui ni mademoiselle Brohan ne vont aussi loin que M. de Musset ; ils ne font pas de la recherche de ces mots burlesques leur occupation constante. Arago est un peintre de mérite, aujourd'hui nommé à l'inspection des beaux-arts ; et Augustine a un esprit d'ange quand elle veut s'en donner la peine. Viendra le jour où nous aurons l'occasion de raconter d'elle une foule de traits délicieux, comme en semaient Ninon de Lenclos et Sophie Arnould.

Outre le calembour et les échecs, Alfred de Musset possède au suprême degré l'art de l'escamotage.

Un soir, pendant une de ses excursions en Lorraine, sa tante avait rassemblé douze à quinze jeunes personnes très-curieuses de connaître un grand poète.

A l'entrée de M. de Musset, toutes les poitrines étaient palpitantes.

On le regardait, on s'attendait à lui voir jaillir du front une auréole. Des vers, de beaux vers cadencés et brûlants comme ceux de l'*Andalouse*, avaient été promis au cercle enthousiaste.

Hélas ! toutes les espérances furent déçues !

On voulait admirer un poète, on n'admira qu'un émulé de Robert-Houdin.

M. de Musset coupa le mouchoir d'une de ces demoiselles en vingt morceaux, le lui rendit ensuite dans son intégrité première, et fit passer la bague de sa tante dans la tabatière de son oncle.

Ce fut l'unique divertissement de la soirée.

La plus sérieuse occupation du poète, lors de son séjour à la sous-préfecture, était de faire tenir un œuf en équilibre sur un verre de montre.

Madame Desherbiers se plaignait amèrement de la consommation d'œufs effrayante de son neveu ; elle chargeait la bonne de mettre un grand plat au-dessous de l'équilibriste : de cette façon, les œufs ne tombaient plus à terre, et l'on avait la ressource de les conserver pour la cuisine.

On mangeait tous les jours des omelettes à la table du sous-préfet.

Un matin, le maire de l'endroit entra dans la chambre de l'auteur de *Rolla*. Il le trouve entouré de pincettes, de cannes, de balais, de parapluies, de chaises et de fauteuils les pieds en l'air, et d'une foule d'autres objets qu'il venait très-adroitement de dresser en équilibre.

—N'approchez pas ! cria-t-il, n'approchez pas ! vous allez faire tout tomber !

Il congédia le visiteur pour continuer son opération.

Quand M. de Musset manque ses tours ou quand on éventa ses finesses d'escamoteur, il se tire d'affaire par une plaisanterie ou par une mystification, comme ce personnage railleur qui se vantait d'être doué d'une force musculaire assez puissante pour casser en deux une pièce de cinq francs.

—Je parie que non, lui dit quelqu'un.

—Je parie que si ! Donne-m'en une.

On la lui donna.

Il la prit, la tourna gravement entre ses doigts, eut l'air de vouloir la rompre ; puis, se ravisant tout à coup et la fourrant dans sa poche.

—Bien, dit-il, je casserai cela chez moi à tête reposée.

Avant d'être poète, on sait que M. de Musset avait essayé d'être peintre. Il garda longtemps les mœurs excentriques et les fantaisies saugrenues du rapin, connaissant toutes les charges, toutes les scies d'atelier, et les mettant à exécution dans ses moments d'humour.

Il était de la force de ce Marseillais qui, voyant passer un collégien devant sa porte, leva la jambe et lui administra un grand coup de pied juste à la base de l'épine dorsale.

—Eh ! dit le collégien pleurant, qu'est-ce que je vous ai fait ?

—Rien.... Juge si tu m'avais fait quelque chose !

Le poète, à l'heure où nous écrivons, est devenu plus grave. Ou, si vous l'aimez mieux, plus triste. Sa dignité d'académicien lui pèse sur les épaules comme un manteau de plomb.

Alfred de Musset comprend que, s'il a fait assez pour l'Académie, il est loin d'avoir produit suffisamment pour sa gloire.

Mais le *far niente* l'entraîne.

Il a besoin d'une secousse violente pour raviver entre ses mains le flambeau de la poésie qui va s'éteindre.

Peut-être contribuerons-nous à lui donner cette secousse et à rendre aux lettres françaises un de leurs plus nobles enfants.

Nous te l'avons déjà dit, poète : relève-toi !

Ceins ta couronne, monte sur ton piédestal, et jette un regard de mépris sur ce troupeau d'hommes grossiers et vulgaires, qui mangent sans faim, boivent sans soif, aiment sans amour, passent la moitié de leur vie à détruire leur santé par des excès, et veulent consacrer ensuite l'autre moitié à la rétablir.

Mais ils n'y parviennent pas.

Avec la santé se perd l'intelligence, et ce qu'il y a d'affreux, ce qu'il y a d'épouvantable ici-bas, quand on est illustre, c'est d'assister aux funérailles de sa gloire.

Dieu a créé le poète avec la plus radieuse émanation de son essence.

Il en a fait un ange de lumière, un fanal vivant. Cette clarté qui vient d'en haut, c'est un crime de souffler dessus et de la plonger dans l'ombre.

Le poète n'a pas le droit de tuer son génie.

Ce génie ne lui appartient pas : il appartient à Dieu, il appartient au monde, il appartient à l'avenir !

EUGÈNE DE MIRECOURT.

TABLEAUX VIVANTS

Oui, vous leur ressemblez aux femmes de la Bible,
A la fidèle Ruth, à la royale Esther ;
Elles devaient avoir cette grâce indicible,
Ces traits harmonieux et cet œil doux et fier.

• Vous ressemblez encore aux saintes glorieuses
Que les peintres chrétiens montrent dans leurs tableaux ;
Aux dames de jadis, modestes et pieuses,
Dont on voit le portrait au fond des vieux châteaux.

Mais ces nobles beautés dont vous êtes l'image
Dérobaient aux regards leur front pur et charmant,
Et n'auraient pas voulu se mettre en étalage,
Même par charité, dans un tableau vivant !

J. DESROSIERS.

Montréal, Octobre 1878.

SIMPLICITÉ

*Filia eorum composita,
circumornata ut similitudo
templi. Ps. 143.*

L'éclatant reflet de la moire
Vainement m'éblouit les yeux ;
Une modeste robe noire,
Voilà ce que j'aime le mieux.

Je ris, lorsque je vois ces têtes
Couvertes de mille oripeaux,
Comme un autel, aux grandes fêtes,
Orné par la main des bedeaux ;

Ces flots de velours et de soie,
Et ces boucles et ces colliers,
Et tout ce luxe qu'on déploie
Aux dépens de ses créanciers.

Mais, grâce au Ciel, j'en connais une
Qui dédaigne tous ces apprêts,
Et, pour parer sa tête brune,
N'a pas besoin de tant de frais.

Au lieu de ces hochets sans nombre,
Son chapeau, pour tout ornement,
N'a qu'une plume d'un vert sombre :
Mais je trouve cela charmant.

Et quand par hasard je l'ai vue,
Cette belle aux simples atours,
Je me sens l'âme toute émue
Et j'ai du bonheur... pour huit jours !

J. DESROSIERS.

Montréal, novembre 1878.

ANTOINETTE DE MIRECOURT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

VIII

(Suite)

Une brillante cavalcade de chevaux bondissant et de voiture richement décorées s'arrêtait, le lendemain vers midi, devant la maison de Madame d'Aulnay. Le magnifique équipage du colonel Evelyn s'y faisait surtout remarquer ; le Colonel lui-même se tenait près de sa monture, et l'air ennuyé et contraint qui se peignait sur sa figure indiquait clairement qu'il se trouvait là à contrecœur.

Tout ce monde élégant riait, caquetait, et semblait dominé par la plus charmante gaiété, lorsque tout-à-coup la porte de la maison s'ouvrit, et la jolie Madame d'Aulnay en sortit radieuse, distribuant de tous côtés des saluts et des sourires pleins d'amitié. A sa suite venait Antoinette ; la fraîche et naïve gaiété de la jeune fille paraissait singulièrement assombrie, mais ce changement ne la rendit que plus belle aux yeux d'un grand nombre.

Comme Madame d'Aulnay posait le pied sur le trottoir, le colonel Evelyn s'approcha d'elle, et d'un ton dans lequel il s'efforça vainement de faire paraître de l'empressement, il lui demanda de vouloir bien honorer sa voiture en y prenant place près de lui.

Elle fit en souriant agréablement un léger signe d'assentiment, puis se retourna pour répondre à quelques-uns des galants cavaliers qui venaient s'informer de sa santé. Tout-à-coup, elle vit le Major Sternfield s'approcher d'elle et lui demander avec instance de l'accepter dans sa cariole, attendu

qu'il avait à lui communiquer des choses de grande importance. Le fait est qu'il avait une hâte impatiente de connaître la raison pour laquelle Antoinette avait refusé de le recevoir la veille, aussi bien que de savoir la cause de ce chagrin dont Justine avait parlé.

Madame d'Aulnay accorda sans difficulté la demande qui lui était faite : elle n'était pas fâchée, d'un autre côté, d'infliger, une bonne fois, un petit châtement à ce misanthropique colonel qui semblait considérer comme une lourde charge de l'avoir dans sa voiture. Cependant, comme elle avait préalablement arrêté qu'Antoinette et le major Sternfield seraient de compagnie pendant qu'avec le colonel Evelyn elle ouvrirait la marche, elle se trouva un peu embarrassée en voyant ses plans dérangés.

Après un moment de réflexion, elle se tourna vers le colonel et lui dit, avec un joli sourire sur les lèvres, que le Major Sternfield s'étant reposé sur sa charité, elle ne pouvait faire autrement que de le recevoir dans son petit équipage à elle.

— Mais voici mon substitut, continua-t-elle en poussant tout-à-coup en avant la jeune Antoinette qui, depuis quelques instants, était occupée à regarder autour d'elle avec un air de préoccupation qu'on ne voyait guère souvent sur sa douce figure.

Complètement prise au dépourvu, indignée outre mesure de se voir imposer aussi arbitrairement la compagnie d'un homme si peu bienveillant, Antoinette recula d'un pas et déclara avec énergie qu'elle ne voulait pas consentir à un tel arrangement que les chevaux du colonel semblaient être trop fougueux.

D'un mouvement presque imperceptible de lèvres, le colonel Evelyn s'empressa de l'assurer que ses coursiers, quoique pleins de feu, étaient cependant parfaitement rompus. Pendant ce temps-là, Madame d'Aulnay s'était approchée d'elle et lui murmurait impétueusement aux oreilles :

— Veux-tu donc l'insulter publiquement ? Accepter de suite.

Antoinette se rendit donc malgré elle à l'injonction qui lui était faite. Pendant que le colonel arrangeait soigneusement les riches fourrures de la voiture autour d'elle, il ne put s'empêcher de se dire à lui-même :

— Quelle comédie ! Quelles que jeunes qu'elles soient, quelles que sincères qu'elles paraissent être, elles se ressemblent toutes.

Pendant qu'il fesait reculer ses chevaux afin de permettre au major Sternfield—qui, en voyant ces arrangements commençait à regretter sa démarche,—et à Madame d'Aulnay de prendre les devants, celle-ci insista pour qu'il gardât la tête, déclarant que ses magnifiques coursiers étaient précisément ce qu'il y avait de plus convenable pour ouvrir la procession.

Bientôt les touristes s'élançèrent gaïement et fièrement, faisant retentir l'air des sons harmonieux des petites clochettes suspendues au cou de leurs chevaux. Après avoir parcouru la rue Notre Dame sur toute sa longueur, ils passèrent la porte de ville qui leur donna une sortie des murs(*), et peu après ils se trouvèrent en pleine campagne, sur le chemin qui conduisait à Lachine.

L'humeur sombre du colonel Evelyn et la contrainte d'Antoinette ne tardèrent pas cependant à céder aux charmes du brillant spectacle qu'offraient la superbe température qui régnait en ce moment et l'apparence de ces vastes champs recouverts de leur blanc manteau de neige, étincelant comme si une fée invisible les avait parsemés d'une poussière de

(*) Ces murs, qui avaient été primitivement élevés pour protéger les habitants de la ville contre les attaques de la tribu Iroquoise, avaient quinze pieds de hauteur, et étaient surmontés de créneaux. Quelques années plus tard, ils tombèrent en décadence et finalement ils furent enlevés, conformément à un Acte de la Législature Provinciale, pour faire place à des améliorations judicieuses et nécessaire.—*Note de l'auteur.*

diamants. Il y avait aussi quelque chose d'égayant dans cette course rapide et dans ce froid vif et piquant ; mais l'insensibilité paraissait avoir fait sentir son influence sur tous les deux car l'une et l'autre demeuraient silencieux. La scène était nouvelle pour Evelyn ; mais, dans la crainte d'amoindrir par de plates banalités le plaisir qu'il en éprouvait, il préféra concentrer en lui-même l'admiration qu'il subissait en ce moment. De son côté, Antoinette semblait avoir pris à cœur de lui prouver que, quoique jusqu'à un certain point forcée d'être dans sa compagnie, elle n'avait pas la moindre intention de tirer quelque parti de circonstance.

Ils approchaient des rapides de Lachine ; déjà le murmure des cascades avait frappé leurs oreilles. Lorsque les tourbillons d'écume de la cataracte, ses rochers couverts de neige entre lesquels l'eau s'élançait en bouillonnant et allait former plus loin d'autres courants et d'autres gouffres, se présentèrent à leur vue, une exclamation involontaire d'admiration s'échappa de la bouche du colonel. La scène était réellement grande et sublime. Les rives forestières de Caughnawaga que l'on apercevait en face, les petites îles qui s'avançaient dans la rivière, le pin solitaire qui sortait de leur sein rocailleux et qui se tenait fièrement debout en dépit des tempêtes et des flots qui rugissaient autour de lui ; tout cela était un nouvel aliment pour l'imagination et ajoutait à la grandeur du spectacle.

Tout entier sous le charme de l'admiration, Evelyn avait machinalement relâché les rênes, lorsqu'un coup de fusil tiré par quelque chasseur près de là fit prendre l'épouvante aux chevaux excités qui s'élançèrent aussitôt au grand galop.

Le danger était imminent, car le chemin longeait de près le bord des rapides, et en quelques endroits il s'élevait de plusieurs pieds au-dessus des flots grondants. Cependant la main qui tenait les rênes était une main de fer ; sa poignée ferme et vigoureuse modérait les allures désordonnées des

chevaux épouvantés. Au premier moment, Evelyn s'était retourné vers sa jolie compagne pour prévenir par quelques paroles d'encouragement, les cris perçants, les défaillances ou les autres faiblesses de femme qui auraient, en ce moment, considérablement augmenté le danger de leur position : mais Antoinette se tenait parfaitement calme et tranquille, ses lèvres légèrement comprimées ne trahissaient autrement que par la pâleur de marbre dont elles s'étaient recouvertes sa secrète terreur.

Remarquant le regard rapide et plein d'anxiété qu'Evelyn avait jeté sur elle.

— Ne vous occupez pas de moi, faites attention aux chevaux ! dit-elle.

— Quelle courageuse enfant ! se dit le colonel en lui-même.

Et rassuré sur son compte, il employa tous ses efforts et son habileté à reprendre son contrôle sur les coursiers.

Un œil pénétrant et une main puissante étaient en ce moment d'égale nécessité, car ils approchaient d'un endroit où la rive devenait plus escarpée et le chemin plus étroit. Malheureusement une charrette renversée qui se trouvait à côté du chemin imprima un nouvel élan à la terreur des chevaux déjà à moitié furieux. D'un bond terrible ils s'élançèrent en avant, et, pour comble de malheur, les rênes que les efforts désespérés du colonel avaient tenus à la plus haute tension, se rompirent tout-à-coup.

En ce moment d'extrême péril, il n'y avait pas à compter avec l'étiquette de la cérémonie ; prompt comme la pensée, Evelyn s'empare de sa compagne, et, murmurant à ses oreilles ces mots : " pardonnez moi ! " il la jeta sur le sol recouvert de neige. Immédiatement après, il sauta lui-même à bas de voiture, non sans avoir failli s'entortiller dans les robes, et vint

tomber avec violence près d'Antoinette. Sa première pensée fut pour la jeune fille qui déjà s'était relevée et appuyée sur un tronc d'arbre, pâle de terreur.

— Seriez-vous blessée ? demanda-t-il avec empressement.

— Oh ! non, non, répondit-elle ; mais les chevaux, les pauvres chevaux !

Le colonel regarda vivement autour de lui. Où étaient-ils ? Renversés au pied de la rive escarpée, mutilés et couverts de sang, mais luttant encore avec l'énergie du désespoir au milieu des rochers et des eaux peu profondes dans lesquelles ils avaient roulé.

Evelyn aimait ses jolies coursiers anglais : peut-être les appréciait-il autant qu'il dépréciait les femmes ; mais nous devons lui rendre la justice de déclarer qu'en cet instant tout son regret était absorbé par la satisfaction intérieure qu'il éprouvait à la pensée que la jeune fille qui lui avait été confiée était saine et sauve.

— Prenez mon bras, Mademoiselle de Mirecourt, dit-il, et allons chercher du secours à cette maisonnette près d'ici.

Antoinette accepta, et ils partirent.

Ils avaient à peine frappé à la porte, qu'on leur dit d'entrer, et ils se trouvèrent bientôt dans un appartement simple et modestement garni mais qui brillait par cette propreté et cet ordre avec lesquels les *habitants* savent pallier, sinon cacher leur pauvreté, quand elle existe. Près du grand poêle double se tenait le maître du logis fumant tranquillement sa pipe, pendant qu'une demi-douzaine de marmots aux yeux ronds, aux joues basanées, de tout âge depuis un jusqu'à sept ans, jouaient et gambadaient sur le plancher. En voyant arriver ces visiteurs inattendus, l'*habitant* se leva et, sans trahir par

aucun signe extérieur le grand étonnement qu'il éprouvait, ôta la tuque bleue qui recouvrait sa tête et répondit avec politesse à la demande de secours que venait de lui faire Antoinette. Cependant, laissant glisser un regard plein d'anxiété sur le groupe d'enfants qui l'entouraient, il déclara avec un peu d'hésitation que sa femme ayant eu affaire à sortir, lui avait fait promettre de ne pas les laisser seuls durant son absence, parce qu'ils pourraient se brûler. Les craintes de cette mère prévoyante semblaient parfaitement justifiées par l'état du poêle qui était en ce moment chauffé au rouge. Mais Antoinette, laissant percer un sourire sur ses lèvres encore blêmes, l'assura qu'elle allait prendre soin des enfants durant l'absence de leur père. Celui-ci, alors, n'hésita plus, et sortit, accompagné du Colonel Evelyn.

Le premier soin de la jeune fille lorsqu'elle se trouva seule avec le petit monde de la maison, fut de se jeter à genoux pour remercier la Providence qui l'avait si visiblement protégé dans le danger qu'elle venait de courir : puis elle se mit à consoler le plus petit de la troupe qui s'était mis à pleurer et crier en voyant partir son père. La tâche n'était pas lourde, car il est toujours facile de sécher les pleurs de l'enfance. Elle l'avait à peine placé sur ses genoux, que déjà il jouait avec les bijoux suspendus au cou de la jeune fille qui s'était dépouillée, à cause de la chaleur qui régnait dans l'appartement, de ses fourrures et de son manteau. Pendant ce temps-là, les autres enfants avaient fait cercle autour d'elle, et écoutaient avec une avide attention le conte d'un géant et d'une fée qu'elle leur racontait, et ne manquaient pas de la prendre elle-même pour une de ces fées charmantes dont elle parlait.

IX.

Quelques instants après, le colonel Evelyn entra. À la vue du groupe qui se présenta à son regard préoccupé, il sourit involontairement.

En voyant arriver ce grand étranger, le petit qu'Antoinette tenait sur elle, s'enfonça plus serré dans les vêtements de la jeune fille et s'y blottit avec autant de naturel que si sa petite tête eût été habituée à reposer près d'un corsage de soie et à effleurer des bijoux.

Antoinette était réellement belle en ce moment : l'expression de ses traits, en promenant les yeux de l'un de ses petits auditeurs à l'autre, lui donnait un charme que sa beauté ne lui avait jamais peut-être communiqué dans un salon ou une salle de bal.

— A l'arrivée d'Evelyn, elle s'informa avec empressement du sort des chevaux.

— Notre hôte est à y voir, répondit-il avec indifférence, et il va revenir dans quelques instants. Mais, dites-moi, n'avez-vous réellement pas souffert de notre mésaventure ? Ne ressentez-vous aucune douleur, aucun mal ?

— Non—oui—je ressens là, comme une vive douleur, dit-elle en découvrant jusqu'au coude un joli bras rond parfaitement formé et en indiquant une large meurtrissure qui se faisait remarquer à sa douce surface.

La figure du colonel trahit une certaine émotion lorsque ses yeux tombèrent sur ce charmant petit bras qui semblait presque dénoter la faiblesse d'une enfant, et en se rappelant l'intrépide courage que l'héroïque jeune fille avait déployé dans la rude épreuve par laquelle ils venaient de passer.

— Mademoiselle, dit-il, je dois vous demander pardon de ma maladresse, car vous devez avoir reçu cette meurtrissure lorsque je vous ai jetée hors de la voiture. Il m'aurait été si facile de sauter à terre en vous tenant dans mes bras ! mais je craignais que mes pieds s'embarrassaient dans les manteaux et les fourrures qui remplissaient la voiture et causeraient

ainsi notre perte mutuelle. Puis-je maintenant faire quelque chose pour réparer ma gaucherie ? Laissez-moi, je vous prie laver ce bras avec un peu d'eau froide.

—Oh ! non, ce n'est qu'une bagatelle que Jeanne soignera lorsque je serai de retour à la maison, répondit-elle en souriant et en rougissant un peu pendant qu'elle ramenait vivement sa manche.

Un silence de quelques instants s'établit entre les deux jeunes gens : puis, le colonel Evelyn, qui regardait fixement Antoinette depuis quelques minutes, ne put s'empêcher de s'exclamer :

—Savez-vous que vous vous êtes conduit en véritable héroïne ! pas le moindre mouvement, pas la plus légère exclamation de frayeur ! et cependant, si j'ai bien compris l'expression de votre contenance, vous étiez grandement alarmée.

Antoinette hésita un instant, puis elle répondit timidement, sans cependant pouvoir réprimer un léger sourire qui était venu effleurer ses lèvres :

—On dit qu'une grande crainte neutralise presque une autre crainte ; eh ! bien, terrifiée que j'étais par la course effrénée des chevaux, j'avais également peur de vous.

—Comment ? de moi ! s'écria-t-il étonné.

—Oui, de vous. En premier lieu, je ne me trouvais dans votre voiture que grâce à une simple politesse ; je vous avais été imposée, sans être désirée ni demandée : j'étais donc doublement loin de me trouver à l'aise . . . Oh ! ne m'interrompez pas, continua-t-elle, pendant qu'Evelyn essayait par quelques mots de dissentiment à combattre cette idée.

Mais il se rappela aussitôt, avec quelque chose comme un remords, le jugement sévère qu'il avait porté sur elle avant qu'elle montât en voiture.

—En second lieu, poursuivit Antoinette. . . .

Ici la jeune fille se sentit plus embarrassée et s'arrêta.

—Et quoi, en second lieu ? demanda son interlocuteur, tant soit peu intrigué.

—Eh ! bien, on m'avait dit que vous étiez un ennemi invétéré des femmes. J'étais donc autorisée à croire que vous ne manifesteriez qu'une bien faible indulgence pour les craintes ou les caprices d'une femme.

A ces mots une apparence de douleur mentale chassa le sourire qui s'était fait remarquer depuis quelques instants sur le visage du colonel, et ce fut presque involontairement qu'il répondit :

—Le caractère peu enviable que vous me donnez a été gagné et porté par plusieurs, simplement parce qu'ils pratiquent une prudence qui leur a été enseignée par l'expérience.

Ces mots furent prononcés d'un ton bas et contraint, et celui qui les avait murmurés s'approcha de la petite fenêtre comme pour mettre fin à cette conversation.

Soudainement, le bruit de deux coups de fusils tirés presque sans intermission fit bondir la jeune fille dont le système nerveux, malgré le calme apparent qu'elle affectait, avait été violemment ébranlé par la scène de tout-à-l'heure, et une exclamation de terreur s'échappa de sa bouche. De son côté, le militaire avait tressailli en entendant ce bruit ; mais presque aussitôt il recouvra son sang-froid, et, se tournant vers Antoinette, il lui dit avec bienveillance :

—N'ayez pas peur, Mademoiselle de Mirecourt : c'est notre hôte qui vient de faire un acte de charité, en mettant fin aux atroces souffrances de mes pauvres chevaux mutilés.

—Quoi ! tués tous les deux !

Et, involontairement, la jeune fille joignit ses mains l'une dans l'autre.

—Oui. Après avoir bien examiné leur triste position et m'être convaincu que leur laisser la vie dans cet état serait prolonger inutilement leur cruelle agonie, j'ai envoyé notre obligé assistant chercher un fusil dans une maison voisine, et je lui ai laissé le pénible devoir de les débarrasser de leurs douleurs. Je n'ai pas été assez courageux pour assister à l'accomplissement du sacrifice.

Après un moment de silence, Antoinette reprit d'une voix agitée :

—Je ne puis vous exprimer comme il faut, colonel Evelyn, le chagrin que j'éprouve, pour vous aussi bien que pour la part indirecte que j'ai eue dans ce malheureux événement ; ni vous dire combien je suis peinée de voir que mon souvenir sera attaché, dans votre mémoire, à une des circonstances les plus désagréables qui auront probablement marqué votre séjour en Canada.

—Ne dites pas cela, Mademoiselle de Mirecourt, s'empres-
sa-t-il de répondre. Félicitez-moi plutôt de la bonne fortune
qui a voulu que vous fussiez avec moi au lieu de Madame
d'Aulnay ou de quelqu'autre femme timide dont les craintes,
traduites par des cris et des exclamations, auraient infaillible-
ment entraîné la perte de deux vies autrement précieuses que
celles d'une couple de chevaux. Je vous le répète : peu de
femmes auraient pu déployer ce sang-froid, cette possession
d'elles-mêmes que vous avez montrés aujourd'hui et qui ont
plus fait pour notre salut à tous les deux que mon habileté
en fait d'équitation . . . Mais voici venir notre humble ami
avec les débris de notre équipage.

Antoinette s'approcha de la fenêtre, et vit leur hôte et une

couple d'autres habitants qu'il avait amené avec lui pour l'aider, s'approcher, portant un devant de voiture richement sculpté ainsi que les superbes robes peau de tigre qui se trouvaient dans l'équipage lors de l'accident. Ces dernières qui avaient été imbibées par leur immersion dans l'eau furent bientôt étendues, pour sécher, sur le petit mur de pierres qui entourait le jardin, et les trois hommes se mirent alors en frais de retirer le corps de la voiture et de le placer avec les autres débris.

Pendant qu'ils travaillaient ainsi et causaient entr'eux de l'accident qui venait d'avoir lieu, ils entendirent le tintement de plusieurs clochettes, et ils virent presque aussitôt arriver la cavalcade de nos connaissances. Tout-à-coup, le major Sternfield qui, on le sait, conduisait Madame d'Aulnay, apercevant la voiture brisée et reconnaissant les robes étendues à quelques pas de là, imprima un violent coup d'arrêt aux rênes qu'il tenait, sans plus s'inquiéter du cri perçant que ce mouvement avait arraché à sa partenaire, et sauta à terre. De suite, faisant signe aux hommes de s'approcher, il les pressa de questions et en reçut des informations qui le rassurèrent ainsi Madame d'Aulnay dont la terreur, aux premiers indices de l'accident, avait été extrême. Sternfield l'aïda à descendre de la voiture ; ils entrèrent dans la maison qu'on leur avait indiquée, et où ils furent suivis par les autres touristes, également curieux et en proie à une grande excitation.

Comme bien on le pense, chacun s'empessa d'offrir ses sympathies et ses félicitations à Mademoiselle de Mirecourt de ce qu'elle était saine et sauve. La plupart des messieurs furent également sincères dans leurs condoléances au colonel Evelyn sur la perte de ses magnifiques chevaux ; mais celui-ci reçut ces expressions de regret avec plus d'impatience que de gratitude.

On tint ensuite conseil sur la manière dont s'effectueraït le retour à la maison des acteurs de la scène qui venait de se passer. Il fut décidé que le domestiqué de Madame d'Aulnay

donnerait sa place, à l'arrière, au Major Sternfield qui, en retour, céderait à Antoinette celle qu'il occupait près de Madame d'Aulnay. Evitant instinctivement les voitures dans lesquelles il y avait quelque dame, Evelyn trouva la moitié d'un siège dans un *cutter* déjà presque rempli par le majestueux Dr Manby et un autre officier ; mais il parvint à s'y maintenir jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Lachine.

Là ils arrêtrèrent, pour se reposer et prendre quelques rafraîchissements, à un hôtel médiocrement connu, mais qui était le seul dans le village ; heureusement, le major Sternfield, avec une prévoyance digne des plus grands éloges, avait fait placer dans une des voitures un large panier rempli de vins choisis et d'autres rafraîchissements qui furent accueillis avec joie, cela va sans dire.

Le coucher du soleil si hâtif en hiver éclairait de ses derniers feux la maison de Madame d'Aulnay, quand les touristes s'arrêtrèrent devant la porte. Des adieux pleins d'amitié furent échangés de part et d'autre, puis chacun se sépara pour retourner chez soi.

Cependant, avant de prendre congé, le colonel Evelyn pressa avec bonté la main d'Antoinette, et manifesta encore une fois l'espoir que le lendemain la verrait complètement remise des effets de la terreur qu'elle avait éprouvée durant la journée.

Moins satisfait, le major Sternfield insista auprès de Madame d'Aulnay pour avoir la permission d'entrer avec elle dans la maison, ou au moins de revenir le même soir. Tout en souriant, Lucille refusa péremptoirement cette double demande déclarant que la pâleur de Mademoiselle de Mirecourt démontrait à l'évidence qu'elle avait besoin d'un repos immédiat et absolu.

Durant la soirée, Madame d'Aulnay alla trouver Antoinette

dans sa chambre, et, après l'avoir questionnée et transquestionnée au sujet de la mésaventure du jour, elle demanda si ce ne serait pas une indiscretion que de chercher à connaître le contenu des lettres qu'elle avait reçues de chez elle. Quoi-qu'à contre-cœur, Antoinette les lui donna, pendant que Lucille, lui passant le bras autour du cou, lui disait :

—Tu ne dois avoir aucun secret pour moi, petite cousine ! Tu n'as ni mère ni sœur à qui te confier : prends-moi pour amie et confidente.

Elle lut la lettre de M. de Mirecourt doucement et avec attention, et la replia sans faire aucun commentaire ; mais après avoir jeté un rapide coup-d'œil sur celle de Madame Gérard, elle la froissa entre ses mains, puis, ouvrant la porte du poêle, elle la jeta au feu.

Cette action avait tellement pris Antoinette par surprise, que le papier était en cendres avant qu'elle eût pu deviner l'intention de sa cousine ; mais revenant bientôt de cet étonnement mêlé d'indignation, elle s'écria, les joues animées :

—Pourquoi avez-vous fait cela, Madame d'Aulnay ?

—Simplement parce que je ne veux pas voir ma chère petite cousine devenir misérable à force de lire et de méditer les lettres prosaïques d'une vieille femme à l'esprit étroit et sévère. Pourquoi ? parce que cette absurde épître t'a donné un affreux mal de tête hier, grâce aux larmes qu'elle t'a fait répandre ; parce que, enfin, je ne voulais pas voir la chose se répéter aujourd'hui surtout que tu es dans un état nerveux et épuisé.

—Tu as très-mal fait, répliqua la jeune fille ?... Je n'en dis pas plus, car je sais que tes intentions étaient bonnes.

—Je t'offre mille remerciements, petite, pour le prompt pardon que tu veux bien m'accorder ; en retour, je vais te

faire part d'un secret que je viens de découvrir. . . . Quoi ! tu ne t'empresses pas de demander ce que c'est ? Eh ! bien, je vais te le dire sans cela : c'est que tu as fait la pleine et entière conquête du plus bel homme de notre cercle de connaissances : Audley Sternfield est profondément amoureux de toi !

A ces mots, une vive rougeur couvrit le visage d'Antoinette. Madame d'Aulnay reprit avec une charmante espièglerie.

—Et, pour te rendre compte de toutes mes découvertes, je dois ajouter que je crois que c'est un peu réciproque.

La jeune fille voulut se défendre, mais sa rougeur et sa confusion augmentèrent ; force lui fut de subir en silence les plaisanteries de sa cousine. Lorsque celle-ci eut fini, elle reprit avec gravité :

—Lucille, crois-moi, je suis sincère en disant que je ne pense pas l'aimer. J'ai, il est vrai, beaucoup d'admiration pour lui, je préfère même sa société à celle de la plupart des autres. . . .

—Eh ! bien, délicieuse petite innocente, qu'est-ce que c'est que cela, sinon de l'amour ? Lorsque je fus mariée à M. d'Aulnay, moi, je n'en ressentais pas la moitié autant. Sérieusement, tu es très-heureuse, et tu seras un sujet d'envie pour toutes les jeunes filles nos amies. Indépendamment de ses dons personnels qui sont considérables, le major Sternfield appartient à une excellente famille, et malgré sa jeunesse, il occupe un rang élevé dans l'armée. Six ans après ton union avec lui, tu seras probablement la femme d'un colonel !

—Mariée à lui, Lucille ! Comment peux-tu parler aussi légèrement ? N'as-tu pas lu, tout-à-l'heure, la lettre de mon père ?

—Qu'est-ce à dire, enfant ? Qui a jamais entendu parler de

pères, dans la vie réelle ou fictive, qui aient fait ce qu'ils auraient dû faire, qui aient agi avec tendresse et d'une manière raisonnable ? La plupart cherchent à faire contracter à leurs enfants des mariages qui sont leur malheur, et les empêchent d'en faire qui pourraient leur procurer le bonheur. Une jeune fille doit avoir assez de cœur pour ne permettre à aucune autorité de s'interposer entre elle et celui qu'elle aime, surtout quand celui qu'elle aime est un bon parti.

Sans remarquer l'inconsistance frappante qu'offrait la dernière partie de ces remarques avec ce que sa cousine avait déjà dit, Antoinette se contenta de répondre :

—Tu ne devrais pas parler ainsi, Lucille. Je ne sais pas ce que peuvent être certains pères ; mais ce que je sais, c'est que le mien a toujours été bon et indulgent pour moi, c'est qu'il a toujours agi d'une manière qui lui a mérité mon plus sincère amour et mon plus profond respect.

—Tant que tu as été soumise en toute chose à sa volonté, tout a été au mieux ; mais attends que tu te sois avisée de différer d'avec lui sur quelque point important, et tu verras. Crois-moi, chère, j'en connais plus de la vie qu'il te serait possible d'en savoir : tu auras avant peu l'occasion de reconnaître l'exactitude de mon opinion.

Hélas ! quel guide dangereux était échu en partage à Antoinette ! Combien peu de chances avait son candide jugement d'enfant de lutter contre les brillants sophismes de cette femme du grand monde !

X.

Le lendemain matin, le colonel Evelyn vint s'informer de la santé de Mademoiselle de Mirecourt ; il ne demanda pas à la voir, il laissa simplement sa carte.

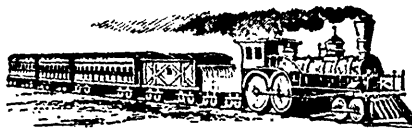
—Eh ! bien, c'est plus que je ne l'espérais d'un homme demi-barbare comme lui, surtout après la perte de ses magnifiques chevaux,—se contenta d'observer Madame d'Aulnay.

Dans l'après-midi, les dames descendirent au salon où le major Sternfield se fit annoncer quelques instants après. Il y avait dans ses manières une douceur indescriptible qui fit croire à Antoinette qu'elle ne l'avait jamais vu auparavant se produire avec autant d'avantage ; et elle commença à songer que sa cousine avait deviné juste, qu'elle l'aimait en effet. Contrairement à son habitude, Madame d'Aulnay sortit, sur un futile prétexte, après une demi-heure de conversation, et Antoinette, avec un sentiment de crainte probablement justifié par le souvenir du secret dont sa cousine lui avait fait part la veille, se trouva seule avec Audley Sternfield.

Celui-ci n'était pas homme à laisser échapper l'occasion qu'il désirait et cherchait depuis si longtemps. Aussi, après avoir fait allusion, avec une éloquence rendue encore plus persuasive par un ton de voix des plus riches, aux larmes que lui avait causé l'accident de la veille, il se mit à lui faire les déclarations les plus ardentes et les plus passionnées.

Nous croyons inutile d'ajouter combien de pareilles protestations faites pour la première fois à une jeune fille romanesque sont remplies d'un pouvoir dangereux, et si nos lecteurs veulent bien se rappeler que celui qui les proférait était un homme doué des charmes personnels les plus rares, ils cesseront de s'étonner de voir Antoinette rester confuse, avec la conviction qu'elle devait répondre, dans une certaine mesure, à l'amour qu'on venait de lui vouer.

(à suivre)



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1886—ARRANGEMENTS D'ETE—1886

A partir de mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et St-Jean	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup	11.25 P.M.
Pour la Rivière-du-Loup	5.25 P.M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et St-Jean	6.45 P.M.
De la Rivière-du-Loup.....	1.47 P.M.
De la Rivière-du-Loup.....	5.00 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.



DEPARTEMENT DU REVENU DE L'INTERIEUR.

ACTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers actes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte est maintenant en opération et ses dispositions sont mises en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contravention à la loi, et sont prévenues que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Conseils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

Ottawa, 27 juin 1885.

EDWARD MIALL,
Commissaire du Revenu de l'Intérieur.



SOUSSION

Pour l'obtention d'une licence pour la coupe de bois
sur les terres de la Puissance, dans la province
de la Colombie Anglaise.

Des soumissions cachetées adressées au soussigné et marquées :
"Soumissions pour limites de bois" seront reçues à ce bureau jusqu'à
MIDI, MERCREDI, LE 1er DÉCEMBRE PROCHAIN, pour
trois limites à bois de cinquante milles carrés chacune plus ou moins,
marquées respectivement 16, 17, 18, et situées sur le côté ouest de
la Rivière Colombia, près de la gare de la Cité de l'Or, sur la ligne
du chemin de fer Pacifique Canadien, dans la Province de la Colom-
bie Anglaise.

Des plans montrant la position approximative de ces limites, en
même temps que les conditions par lesquelles elles seront licenciées
et les formules de soumissions, peuvent être obtenues à ce Départe-
ment, ou au Bureau des Terres de la Couronne à Winnipeg, Calgary,
Territoire du Nord-Ouest et New Westminster, Colombie Anglaise.

A. M. BURGESS,
Député Ministre de l'Intérieur.

Département de l'Intérieur.

Ottawa, 9 septembre 1886.



AVIS AUX ENTREPRENEURS

ON recevra à ce Bureau, jusqu'à Vendredi le 8 Octobre prochain, inclusivement, des soumissions cachetées adressées au sous-signé, et portant la suscription "Soumission pour Travaux à Port Arthur" pour la construction d'un prolongement au

BRISE-LAMES A PORT ARTHUR

BAIE DU TONNERRE

d'après les plans et devis, que l'on pourra voir en s'adressant à W. F. Davidson, écr, Maître du Havre, Port Arthur, et au Ministère des Travaux Publics, Ottawa, où l'on pourra se procurer des formules de soumissions.

Les personnes qui désirent faire une soumission devront s'enquérir personnellement de la nature des travaux à exécuter et examiner la localité elle-même.

Les soumissionnaires sont avertis que les soumissions ne seront prises en considération que si elles sont faites sur les formules imprimées fournies et portent leurs véritables signatures.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque *accepté* par une banque, fait payable à l'ordre de l'Honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme *égale à cinq pour cent* du total de la soumission, lequel chèque sera confisqué si la personne refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou si elle néglige de compléter le service entrepris. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

A. GOBEIL,

Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics, }
Ottawa, 10 Septembre 1886. }

STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,

OTTAWA, 5 Janvier 1885.

Imprimeur de la Reine.

PROVINCE DU CANADA

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C.....	3	25	Code Civil	1	00
“ “ B. C.....	2	25	Lois Criminelles on 1 vol.....	1	80
Code de Procédure Civil.....	1	50	Ordres en Conseil, a 1874.....	1	25

PUISSANCE DU CANADA

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32&33	Statuts de 1869.....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I.....	1	26
33	“ 1870.....	0	80	“	“ “ Vol. II.....	0	40
34	“ 1871.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	1	50
35	“ 1872.....	2	00	“	“ 1880, Vol. I.....	1	25
36	“ 1873.....	1	60	“	“ “ Vol. II.....	0	50
37	“ 1874.....	1	43	“	“ “ Vols. I, II..	1	60
38	“ 1875, Vol. I.....	1	50	44	“ 1881, Vol. I.....	0	80
“	“ “ Vol. II.....	0	80	“	“ “ Vol. II.....	0	60
39	“ 1876, Vol. I.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	1	25
“	“ “ Vol. II.....	0	80	45	“ 1882, Vol. I.....	1	00
“	“ “ Vols I, II..	1	50	“	“ “ Vol. II.....	1	00
40	“ 1877, Vol. I.....	1	00	“	“ “ Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vol. II.....	0	60	46	“ 1883, Vol. I.....	1	60
“	“ “ vols. I, II..	1	50	“	“ “ Vol. II.....	0	60
41	“ 1878, Vol. I.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vol. II.....	0	35	“	“ 1884, Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vols. I, II..	1	00	“	“ 1885, vol. I.....	1	50

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC.

1886—ETE—1886

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal.....	Québec.....	10.15 p.m.	7.00 a.m.
“.....	“.....	8.10 a.m.	1.55 p.m.
Québec.....	Montréal.....	8.30 p.m.	6.00 a.m.
“.....	“.....	2.00 p.m.	8.40 p.m.
Montréal.....	Portland.....	10.15 p.m.	12.05 p.m.
“.....	Island Pond.....	3.15 p.m.	9.30 p.m.
“.....	Toronto.....	1.00 p.m.	6.30 p.m.
“.....	“.....	8.55 a.m.	10.40 p.m.
“.....	“.....	8.55 p.m.	8.55 a.m.
“.....	St. Jean.....	4.30 p.m.	5.30 p.m.
“.....	“.....	4.20 p.m.	5.20 a.m.
“.....	“.....	8.30 a.m.	9.20 a.m.
“.....	“.....	8.30 p.m.	9.20 p.m.
“.....	Lake Champlain Junction..	4.00 p.m.	6.25 p.m.
“.....	Ottawa.....	8.50 a.m.	12.20 p.m.
“.....	“.....	4.40 p.m.	8.00 p.m.

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS
DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

👉 Agents dans toutes les villes du Canada 👈

J. HICKSON, *Gérant Général* }
W. WAINWRIGHT, *Ass.-Gérant* } MONTRÉAL.